

Jean-Pierre Peyrard

Le massacre des innocents

Roman policier



Du même auteur :

Chez L'Harmattan

– L'enseignement en milieu hospitalier ou la leucémie et le complément d'objet direct – 1999

Chez Edilivre

Essais :

- La grammaire en questions – 2010
- La note fondamentale et les harmoniques – 2010

Romans :

- Fin de vacances – 2009
- Reconstruction – 2010
- Triptyque en quatre parties – 2010
- La tectonique des plaques – 2013

Romans policiers :

- La première instruction – 2009
- L'homme au stetson rouge – 2010
- Les Ecorchés – 2012
- Le massacre des innocents – 2013

Théâtre :

- La Statue – 2013

« Rachel pleure ses enfants ;
et elle n'a pas voulu être consolée,
parce qu'ils ne sont plus. »

Jérémie (XXXI, 15)

Prologues

**Vendredi 31 décembre 1999 – 17heures –
Quai Sarraill – Lyon**

Paul-Stefan et Arnaud-Jan Walkowski bouclaient leurs sacs quand leur père téléphona pour annoncer qu'il quittait le siège de la police judiciaire.

– Pas de crime en vue ? demanda Arnaud-Jan en échangeant un regard avec son frère.

– Pas pour le moment.

– On est prêts, on t'attend en bas.

Il raccrocha.

– Tu le prends ? demanda Paul-Stefan en désignant le paquet rectangulaire entouré d'un papier-cadeau posé sur son lit.

– J'ai encore une place.

Arnaud-Jan installa le paquet bien à plat sur les vêtements avant de tirer la fermeture Eclair.

Ils enfilèrent leur blouson, empoignèrent leurs sacs, donnèrent un tour de clef et commencèrent à descendre les trois étages.

Les réverbères s'allumaient sur le quai. Le froid était vif, l'air sec, et les premiers nuages apparaissaient au-dessus de Fourvière. La météo annonçait d'importantes chutes de neige pour la nuit et le lendemain.

*
* *

Samedi 1^{er} janvier 2000 – 1h10 – Maternité de l'hôpital de la Croix-Rousse – Lyon

L'infirmière trouva la jeune maman de la chambre 2 assise sur son lit, l'air égaré, disant qu'on lui avait volé son bébé. Une dépression assez courante après un premier accouchement. Elle lui expliqua calmement une nouvelle fois pourquoi on l'avait installé dans la nursery pour la nuit, lui fit avaler un demi-comprimé et resta auprès d'elle le temps qu'elle se rendorme.

Dans le couloir, elle nota sur son carnet l'heure et le numéro de la chambre pour le cahier de service.

Au passage, elle entrouvrit la porte de la 3. La jeune femme, qui avait choisi d'allaiter malgré l'avis défavorable du médecin, avait éprouvé de vives douleurs aux seins en début de soirée. Elle dormait paisiblement, mais elle s'était découverte et l'infirmière entra pour remonter le drap.

En même temps, elle jeta un coup d'œil *dans le* berceau.

Le nouveau-né, couché sur le dos, lui parut étrangement pâle. Elle souleva la couette, et plaqua sa main sur sa bouche pour ne pas hurler.

*
* *

I

Huit jours plus tôt. Vendredi 24 décembre 1999 – 16h30 – Lyon – Siège de la PJ.

Depuis l'affaire Leriche-Visoux jugée aux assises de septembre, les médias avaient accordé une large place au débat sur la légitime défense. Le verdict avait suscité des réactions passionnelles dans l'opinion et de violentes polémiques politiques.

La hiérarchie catholique mettait en garde contre le laxisme moral ; si elle ne les approuvait pas, elle disait comprendre, en toute charité chrétienne, les intégristes qui appelaient à manifester devant le ministère de la justice. Certains éditorialistes rappelaient que ces mêmes farouches Gardes Noirs du caractère divin et sacré de La Vie avaient incendié onze ans auparavant le cinéma Saint-Michel qui projetait le film de Martin Scorsese La Dernière Tentation du Christ, infligeant ainsi des blessures plus ou moins graves à treize personnes.

La droite parlementaire avait réclamé la démission de la ministre de la justice au motif que le parquet n'avait pas fait appel d'un jugement dont ils estimaient qu'il violait la loi.

De son côté, l'extrême droite dénonçait ce qu'elle appelait la déliquescence de l'institution judiciaire ; elle présentait le juge de Lavour et le commissaire Walkowski comme de dangereux idéologues, signalant au passage que l'un était d'origine italienne, l'autre polonaise.

Le chef de l'Etat, qui escomptait tirer un bénéfice électoral de la cohabitation avec la gauche, se gardait de prendre ouvertement parti tout en laissant dire en sous-main qu'il déplorait l'incurie de la garde des Sceaux. Le gouvernement faisait bloc avec elle et une pétition avait été lancée par des intellectuels et des juristes pour expliquer en quoi le verdict témoignait d'une évolution positive du droit.

En décembre, le centre d'intérêt s'était progressivement déplacé vers des préoccupations d'une autre nature. Plus on approchait du troisième millénaire, plus se multipliaient les annonces catastrophistes. Certains affirmaient que l'an deux mille susciterait les mêmes peurs que celles de l'an mille dont les historiens rappelaient pourtant qu'elles n'étaient qu'une légende. D'autres invoquaient le troisième secret de Fatima dont le pape aurait mystérieusement eu la révélation, et prédisaient l'imminence d'un cataclysme. A ces peurs s'ajoutait l'éventualité d'un gigantesque bogue informatique dans la nuit de la saint-Sylvestre ; à minuit, affirmaient certains spécialistes ou prétendus tels, les ordinateurs se bloqueraient sur le nombre 1999, provoquant la paralysie générale des systèmes d'information et de communication, et de tout ce qui était géré par l'informatique.

Le commissaire Pierre Walkowski ne mésestimait pas ces discours alarmistes ; l'audience qu'ils

rencontraient dénotait un malaise diffus, et il était bien placé pour savoir combien les angoisses suscitées par des dangers plus ou moins imaginaires peuvent perturber les esprits fragiles.

Il attendait un appel de Boustin. Une femme avait été retrouvée morte par son mari, chez elle, à Francheville, dans la banlieue ouest de Lyon. Selon le rapport de la gendarmerie locale, le décès était dû à une overdose délibérée d'antidépresseur ; la femme avait laissé une lettre pour expliquer son geste et le suicide ne faisait aucun doute.

Dès que l'inspecteur aurait confirmé, il rentrerait chez lui, dans la Dombes.

Il passerait d'abord prendre ses deux fils, Arnaud-Jan et Paul-Stephan. Pauline, son épouse, avait fermé son cabinet à midi et commencé les préparatifs. Judith, la compagne de Paul-Stephan, étudiante en seconde année de classe préparatoire au lycée Lalande de Bourg-en-Bresse, viendrait l'aider après son dernier cours.

La perspective du réveillon reléguait au second plan le drame dont il venait de noter la référence dans son agenda de bureau.

Il posa son stylo et s'appuya contre le dossier du fauteuil.

Noël avait perdu son sens religieux depuis le jour où son père avait décroché du mur de la salle à manger le crucifix apporté de Pologne par sa famille en 1940 dans les bagages de l'exil.

Il avait alors dix ans, et il revoyait la scène comme si elle s'était déroulée la veille. Le sermon d'une messe dominicale critiquant une grève de mineurs avait agi comme un détonateur. Tadeusz Walkowski

était revenu de l'église à grandes enjambées, le regard figé par une colère froide. Il avait tiré une chaise, quitté ses chaussures noires impeccablement cirées, était monté sur le siège pour décrocher le crucifix, et après un regard de défiance adressé à sa femme et à son fils, avait enfilé ses galoches pour se rendre au jardin. Il y avait, tout au fond, derrière la cabane des outils, un endroit où on brûlait les déchets.

Chaque fois qu'il se rappelait cet événement, Walkowski retrouvait intact le malaise qu'il avait éprouvé alors, comme un vertige au bord d'un précipice. Sa mère qui ne l'avait pas quitté des yeux s'était approchée et avait posé sa main sur son épaule. Il avait levé vers elle une figure inquiète et elle lui avait simplement dit de sa voix calme qu'elle approuvait le geste.

Ils l'avaient laissé libre. Il était retourné au catéchisme et à la messe, mais il s'était vite rendu compte que, pour lui aussi, Dieu, la religion et les prêtres, c'était fini. Il n'avait plus remis les pieds dans une église et avait rayé le verbe croire de son vocabulaire.

Ils avaient pourtant maintenu la tradition de la Wigilia du vingt-quatre décembre avec ses plats traditionnels : le potage en entrée, suivi des pierozki – des raviolis farcis aux champignons –, puis la carpe en gelée, et, pour finir, la kutia – un mélange de pavot, de noix de miel et de raisins – accompagnée de zoldkowa gorzka – des petits gâteaux secs à l'orange parfumés de vodka. Si la crèche était restée au grenier dans son carton, l'oplatek, le pain azyne signe de réconciliation avec soi-même et les autres, était toujours offert aux parents et amis. Le sapin occupait un coin de la salle à manger, avec son étoile au

sommet, ses guirlandes, ses boules et ses bougies instables aux flammes vacillantes à surveiller. Les paquets enrubannés disposés sous les branches étaient ouverts avant de passer à table. Depuis toujours, Pierre savait que les deux cadeaux qu'il découvrirait au retour des trois messes de minuit avaient été achetés, l'un par ses parents, l'autre par son parrain. Pas question de faire intervenir le petit Jésus, encore moins le Père Noël, sa hotte et son traîneau. Chaque année le même rituel, jusqu'au coup de poussier du 3 mai 1968, à Roche-la Molière. Tadeusz avait été l'une des six victimes. Maria était morte de chagrin quelques mois plus tard.

Le vingt-quatre décembre 1967, six mois avant le drame, Pauline Lanneau avait été conviée à ce qui devait être la dernière Wigilia dans la maison du coron. Elle venait de rencontrer Pierre Walkowski. Chez elle, Noël était une fête profane liée au solstice d'hiver. Adeptes de la philosophie matérialiste, Florimond et Véra Lanneau avaient été membres du parti communiste avant de le quitter discrètement en 1956, sans rien renier des valeurs pour lesquelles ils s'y étaient engagés. Depuis que Florimond avait pris sa retraite – il avait été médecin des mineurs pendant près de quarante ans –, le couple vivait à Bonnieux, un village accroché au pied du petit Luberon. Pierre et Pauline s'étaient mariés dès qu'elle avait eu terminé sa spécialisation en psychiatrie, et elle avait été d'accord pour perpétuer la tradition du réveillon. Ils l'avaient adapté à leurs goûts en conservant l'oplatek, symboliquement disposé sur une table dans l'entrée de leur maison.

La sonnerie du bloc téléphonique le ramena à la réalité. Sa secrétaire lui annonçait Boustin.

Il y eut un déclic.

– Je t'écoute, Damien.

– C'est bien un suicide, patron. La femme en question s'appelle Josiane Reblot. Elle a avalé deux boîtes d'anafranil, un antidépresseur prescrit par son généraliste. J'ai les ordonnances sous les yeux. Elle explique dans sa lettre comment elle a stocké les comprimés et pourquoi elle a décidé de se suicider. J'ai comparé l'écriture avec d'autres lettres : il n'y a aucun doute, c'est bien elle qui l'a écrite.

– Tu peux me la résumer ?

– En gros, personne ne croit plus en rien, Noël n'est plus qu'une vaste foire commerciale, tout fout le camp, le monde va à la catastrophe, la vie est devenue impossible. Genre foi exaltée, si vous voyez ce que je veux dire. Elle veut des funérailles à Saint-Georges avec une messe en latin.

– Sa situation familiale ?

– Quarante-sept ans, mariée, cinq enfants, nés à un an d'intervalle, le dernier a vingt-deux ans, il est étudiant en pharmacie, les quatre autres sont mariés, avec de bonnes situations. Six petits-enfants au total. Aux dires du mari, tout le monde s'entend bien et ils se voient régulièrement. Lui est sous-directeur d'une petite banque privée à Lyon, ils sont propriétaires de leur maison et n'ont pas de difficultés financières. Je serais tenté de dire qu'elle avait tout pour être heureuse, mais il faut croire que ça ne suffit pas.

– Tu connais mon avis sur la question.

– Oui, je sais, mais quand même ! Et puis cette lettre où elle ne parle ni de son mari ni de ses enfants ni de ses petits-enfants ! Le mari, je vous laisse imaginer dans quel état il est ! D'habitude, il déjeune

sur son lieu de travail, mais il avait pris sa demi-journée pour Noël et il l'a trouvée en rentrant vers midi et demi. Il a tout de suite appelé le SAMU qui n'a pu que constater le décès. La dépression de sa femme l'inquiétait, mais de là à s'imaginer qu'elle allait se tuer ! En plus, la veille de Noël ! Ses enfants arrivent demain et ils ne sont pas encore au courant.

– Anselme est encore là ?

– Oui. Il a fini avec elle, il s'occupe du mari.

– Tu peux me le passer ?

– Je suis dehors. Le temps de rentrer.

Des bruits de pas, de porte, puis Boustin s'adressait au légiste.

– Commissaire ?

– Bonjour, docteur. Boustin m'a dit l'essentiel. Votre diagnostic ?

– Un instant... – Il parlait à voix basse. Walkowski l'entendit s'éloigner, fermer une porte – C'est un suicide médicamenteux. Les symptômes sont nets. Le décès a dû survenir vers dix heures.

– Rien de particulier ?

– Non. Je vous communiquerai les résultats de l'autopsie lundi en fin de matinée.

– Je vous remercie. Vous pouvez me repasser Boustin ?

Encore des bruits de pas, un chuchotement et à nouveau la voix de l'inspecteur.

– Oui ?

– Envoie-moi une photocopie de la lettre. Après, tu rentres chez toi. Ton rapport peut attendre jusqu'à lundi. Bon Noël.

– A vous aussi, patron. Reblot a un fax, je vais lui demander de l'utiliser.

*
* *

Quelques minutes plus tard, Lucie Marette apportait la photocopie de la lettre. Elle s'était organisée pour prendre une semaine de congés et, depuis le matin, il la sentait, comme lui, ailleurs.

– Vous passez Noël en famille, Lucie ?

– Ce soir, j'ai mon neveu. – Elle eut un sourire – Celui qui m'a appris à faire les cocottes en papier, vous vous rappelez ?

Il se rappelait, en effet. Chaque matin, à huit heures trente, ils partageaient un café en consultant l'agenda, et il la revoyait, d'ordinaire plutôt réservée, s'appliquant comme une petite fille à plier le papier d'emballage doré du carré de chocolat. Elle avait contemplé avec une tendresse amusée la cocotte posée en équilibre sur le bureau. – Elle est mignonne, vous ne trouvez pas ? avait-elle demandé d'une voix qu'il ne lui connaissait pas.

– Il finit sa licence de management, ici, à Lyon. Ses parents arrivent demain de Strasbourg et je repars avec eux jusqu'au 1^{er}. Ma belle-sœur est d'origine alsacienne, elle aime faire la cuisine, c'est un vrai cordon-bleu... et – ses yeux pétillaient – j'aime les vins d'Alsace, surtout les vendanges tardives ! J'en serai quitte pour un régime !

Lucie Marette était un peu forte et luttait en permanence contre les kilos qu'elle dissimulait sous de strictes robes noires.

Elle n'avait aucun travail urgent à finir et Walkowski la libéra.

Josiane Reblot annonçait dans la lettre sa décision de mettre fin à ses jours le 24 décembre, la veille de la naissance de Jésus, afin de ne pas « ajouter à la souillure infligée au fils de Dieu » – souillure était vigoureusement souligné de deux traits. Le reste était une déploration de la perte des valeurs chrétiennes, une dénonciation de la contraception, de la loi autorisant l'avortement et l'annonce de châtiments pires encore que le SIDA, la maladie de la vache folle, l'Ebola ou la légionellose. Dieu, elle en était certaine, comprendrait son geste. Elle voulait une messe de funérailles chantée en latin à Saint-Georges, une église fréquentée par des intégristes. Elle ne mentionnait effectivement ni son mari, ni ses enfants, ni ses petits-enfants. Au bas de la lettre, la date, « vendredi 24 décembre 1999, 8 heures 30 » et sa signature.

Un texte dur, dépourvu de sensibilité, glaçant. Outre l'absence de référence à sa famille, quelque chose gênait Walkowski. Quelque chose qui sonnait faux. Il resta un moment les yeux fixés sur la feuille de papier qu'il finit par glisser dans son sous-main. Puis, il recula son fauteuil, se leva et décrocha son imperméable. Au moment de fermer la porte, il se ravisa et alla prendre la photocopie qu'il glissa dans une poche de sa veste.

Dans le bureau des inspecteurs, René Duroc et Julien Decarme étaient installés côte-à-côte devant un écran d'ordinateur.

– J'ai en commandé un au Père Noël, expliqua Decarme avec une grimace, et j'essaie de me faire expliquer par René, mais je commence à me demander si c'est vraiment un cadeau ! – Il désigna l'ordinateur – Il fait ce qu'il veut !

– C’est une machine qui fait ce qu’on lui commande, comme toutes les machines, rectifia calmement Duroc.

– Je dois dire que c’est très joli et plein d’images colorées qui bougent toutes seules. Et il y a même de la musique !

Walkowski qui avait résisté longtemps avant d’accepter un téléphone portable n’avait pas encore pris la décision de se mettre à l’informatique.

– Que penses-tu du blocage annoncé pour le 31 ?

Duroc faisait défiler sur l’écran des pages de termes techniques. Il tourna la tête.

– Les disques durs continueront à tourner. La terre aussi, répondit-il avec le même calme.

Walkowski leur communiqua l’information donnée par Boustin avant de leur souhaiter un bon Noël. Il emprunta l’escalier pour descendre dans le hall, salua Pellet à l’accueil et se rendit sur le parking extérieur où il avait garé la Safrane. Le ciel était gris, l’atmosphère humide, la température relativement douce. Les météorologues n’annonçaient ni froid ni neige pour les trois jours à venir, mais un gros coup de vent, peut-être même une tempête. Avant de démarrer, il appela ses fils pour les prévenir de son départ.

*

* *

Les jumeaux attendaient devant l’entrée de l’immeuble du quai Sarrail. « Jumeaux dizygotes » avaient-ils dû préciser à chaque début d’année scolaire aux professeurs surpris de la similitude de leurs dates de naissance, leur seul point commun en-

dehors du bleu clair de leurs yeux. Paul-Stefan, blond, mince et longiligne, était en deuxième année de droit, Arnaud-Jan, brun, plus athlétique, en deuxième année de médecine.

Pendant qu'ils déposaient leurs sacs dans le coffre, Walkowski leva la tête vers les fenêtres de l'appartement qu'ils louaient au troisième étage. En septembre, il y avait été l'objet d'une tentative de meurtre, et il sourit en se rappelant le moyen qu'il avait imaginé pour la déjouer.

Une demi-heure plus tard, ils avaient quitté l'agglomération et pris la route de la Dombes. Installé à l'arrière, Le Monde déployé sur les genoux, Arnaud-Jan commentait l'actualité.

– La tempête et le bogue informatique... De chouettes cadeaux de fin d'année... ou de fin du monde ! Je propose donc – il adopta un ton mélodramatique – de nous concentrer sur l'essentiel. – Walkowski croisa dans le rétroviseur les yeux malicieux de son fils – Les huîtres d'Isigny et le canard des Landes !

– Les huîtres, je suis passé les prendre hier à midi, chez Le Bihan – Yann et Gaëlle Le Bihan étaient propriétaires du restaurant La Bretagne, derrière la mairie du 3^{ème}, où Walkowski déjeunait régulièrement –, et le canard est arrivé avant-hier par la poste avec un bocal de cèpes de pin.

– Je commence ma concentration, murmura Arnaud-Jan avec gravité.

Sur le siège avant, Paul-Stephan lisait le supplément littéraire.

– Il y a justement un article sur l'hédonisme, dit-il. C'est d'actualité. Signe de crise, apparemment.